



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

4 | 2006

Varia

« Par la faute de Philippe » et « compagnons d'armes » : enquête sur quelques antiquisants dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale

Laurent Broche



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2924>

DOI : 10.4000/anabases.2924

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2006

Pagination : 33-48

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Laurent Broche, « « Par la faute de Philippe » et « compagnons d'armes » : enquête sur quelques antiquisants dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale », *Anabases* [En ligne], 4 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 20 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/2924> ; DOI : 10.4000/anabases.2924

« Par la faute de Philippe » et « compagnons d'armes » : enquête sur quelques antiquisants dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale

LAURENT BROCHE

ἐπὶ τῶν καλουμένων ἥρωων

EN JUIN 1942, Michel Feyel soutient en Sorbonne une thèse remarquée¹ sur la Béotie antique². Le 9 juin 1943, son ami Pierre Guillon défend la sienne³. Pensionnaires de l'École française d'Athènes, spécialistes du même territoire : la Béotie, ils ont mené ensemble des fouilles archéologiques et leurs travaux ont bénéficié de leur assistance mutuelle. Leurs thèses, parmi celles publiées par la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome entre 1939 et 1945, se singularisent car elles seules arborent des dédicaces aux combattants français de 1940.

Celle de Feyel : « À la mémoire de mes compagnons d'armes du 56^e Bataillon de mitrailleurs motorisés morts pour la Patrie (13 mai-24 juin 1940) ».

Celle de Guillon : « Aux morts du 14^e RTA (Bois d'Inor, 15-22 mai 1940 ; Reims-la-Brûlée, 13-15 juin 1940) ».

Les deux historiens furent des soldats valeureux. Pierre Demargne dit de Feyel qu'au cours d'une guerre courageuse, il « gagna deux citations et la Croix de guerre, l'es-

¹ Prix de l'Association pour l'encouragement des Études grecques et prix Ambatielos décerné par l'Académie des Inscriptions.

² Michel FEYEL, *Polybe et l'histoire de la Béotie au III^e siècle avant notre ère*, Paris, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 152, De Boccard, 1942.

³ Pierre GUILLON, *Les trépieds du Ptoion. 1^{ère} partie : bases et colonnes de trépieds retrouvées au Ptoion*, Paris, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 153, *2^e partie : Dispositif matériel signification historique et religieuse*, Paris, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Fasc. 153 bis, De Boccard, 1943.

time et l'affection de ses chefs et de ses hommes ⁴ ». Dans son rapport d'*imprimatur* pour la thèse de Guillon, Charles Picard rappelle que l'impétrant « a été progressivement dérangé dans sa carrière de jeune savant par la guerre de 1939, qui a eu sur sa santé et sur sa situation des conséquences fort lourdes. Il avait combattu vaillamment, au premier rang, et il a été fait prisonnier les armes à la main, non dans la fuite ⁵ ». Le « 15 juin » de la dédicace de Guillon est la date de son dernier vrai combat ⁶. Feyel évoque le 24 juin. Il appartenait donc aux bataillons qui poursuivirent la guerre en dépit du « Il faut cesser le combat » ordonné par le maréchal Pétain le 17 juin ⁷ et ne la stoppèrent que le 24 juste avant l'entrée en vigueur effective, le 25, de l'armistice signé le 22. L'historien semble rappeler fièrement le courage de son unité qui combattit jusqu'à l'extrême limite ⁸. La dédicace de Guillon est surmontée d'une citation grecque que l'on peut traduire par : « Honneur soit rendu aux héros » ou « À ceux qui sont appelés héros ⁹ ». Ces hommages rendus aux soldats de 1940 sonnent quelque peu comme des signes de désapprobation d'un régime défaitiste.

La première partie du travail de Guillon s'ouvre sur une autre dédicace :

À mes camarades de travail et compagnons d'armes

F. ROBERT, M. FEYEL

Une singularité renforce l'idée que les dédicaces de Guillon ne sont pas innocentes. Il existe deux versions de son étude : l'une, éditée exclusivement par De Boccard ; l'autre, éditée également par De Boccard, porte l'estampille – en haut de la couverture, au dessus du titre et du nom et des titres de l'auteur – de l'institution d'origine de Guillon et relève donc de la collection « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome ». Toutes deux sortent des établissements R. Bussière à Saint-Amand (Cher) et furent imprimées le 27 juillet 1943. Elles connurent une diffusion publique. Néanmoins, la version « De Boccard » correspond vraiment à une thèse : elle

⁴ Pierre DEMARGNE, « Michel Feyel (1911-1945) », in *Mémorial des années 1939-1945*, Publications de la Faculté des Lettres de l'université de Strasbourg, 1947, p. 248.

⁵ Rapport adressé au Doyen de la Faculté de Paris le 4-12-1942, AN AJ 16 7093.

⁶ Voir le « Journal de campagne » du 14^e RTA ou le « Rapport sur les opérations de la campagne 1939-1940 » établi par Pierre Guillon en septembre 1945, SHAT 34 N 268.

⁷ « La déclaration malencontreuse du Maréchal Pétain le 17 [...] se propagea rapidement jusqu'aux bataillons les plus reculés, réduisant les défenses françaises à quelques poches de résistance isolées », Robert. O. PAXTON, *L'Armée de Vichy. Le corps des officiers français 1940-1944*, Paris, Tallandier, 2004, p. 20.

⁸ Michel Feyel tenait le journal de marche du 56^e B.M.M, SHAT 34 N 237.

⁹ Y a-t-il un écho antique ? Il y a certes le procès intenté aux généraux pour n'avoir pas relevé les morts après la bataille des Arginuses (Xénophon, *Helléniques*, I, 6, 33-37) ou les funérailles grandioses qu'organisaient Alexandre le Grand pour ses soldats morts au combat, mais rien ne permet d'appuyer cette supposition, d'autant que l'on retrouve ces formules dans les courriers de l'État-Major.

seule porte sur la couverture la mention « Thèse pour le doctorat. Présentée à la Faculté des Lettres de l'université de Paris ¹⁰ » et renferme, en fin d'ouvrage, « le visa et le permis d'imprimer » du Doyen de la Sorbonne et du Recteur de l'Académie de Paris. Elle fut déposée à ce titre à la bibliothèque de la Sorbonne ¹¹ et sa diffusion fut relativement restreinte. La version « De Boccard – Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome » est davantage un livre ¹². Sa couverture et son titre font disparaître les traits spécifiques d'une thèse. Sa diffusion semble plus large. Différents par la couverture et la maison d'édition, les volumes sont, quant au contenu, strictement identiques. Sauf un détail : seuls ceux portant l'estampille « Bibliothèque des Écoles française d'Athènes et de Rome » arborent les dédicaces ambiguës. Il y a là un fait difficilement fortuit qui consolide encore davantage la sensation que ces hommages ne sont pas anodins.

« À mes camarades de travail et compagnons d'armes : F. ROBERT, M. FEYEL. » Qui est Fernand Robert ? Lui aussi est spécialiste de l'Antiquité grecque et ancien « Athénien » (1933-1935). Normalien de la promotion de 1927, il était Maître de Conférences de langue et littérature grecques à Rennes au moment de l'entrée en guerre. Comme Feyel, il fut un collaborateur scientifique de Guillon. Dans la dernière note de l'introduction, ce dernier remercie de nombreux maîtres et compagnons. Il cite d'abord trois noms : les professeurs Ch. Picard et P. Roussel (directeur de l'École d'Athènes), et « celui enfin du camarade et de l'ami qui, après avoir partagé le labeur des fouilles, [lui] a encore depuis lors fait profiter sans réserve de son savoir et sa clairvoyance, M.M. Feyel ». Puis il poursuit : « il faudrait joindre encore le nom des maîtres, amis et camarades qui m'ont à l'occasion assisté de leurs conseils, de leur aide ou de leurs encouragements, les " Athéniens ", mes aînés [...], ou mes compagnons, F. Robert, J. Roger, H. Van Effenterre et J. Bousquet » avant de continuer par des collègues universitaires. Dans ces remerciements, Feyel occupe une place privilégiée, à la fois ami ¹³ et collaborateur scientifique sur le terrain et dans la recherche, il vient en première ligne dans la liste, juste après les hommages académiques. Ce lien fort, déjà souligné dans une note précédente ¹⁴, était connu du milieu des antiquisants. Par exemple Charles Picard l'évoque dans son rapport de soutenance ¹⁵. Fernand Robert

¹⁰ Le second volume porte la mention « Thèse complémentaire pour le doctorat ès Lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'université de Paris ».

¹¹ Consultable à la Bibliothèque de la Sorbonne sous la côte R/HF uf 81 a (1903-1904).

¹² Par exemple les mentions « Thèse complémentaire pour le doctorat ès Lettres » et « Thèse pour doctorat » sont remplacées par « Première partie » et « Deuxième partie ».

¹³ Pierre Guillon a nourri l'évocation de Pierre Demargne de ses souvenirs : « Un de ceux qui l'ont le plus aimé, Pierre Guillon, a bien voulu nous faire pénétrer dans l'intimité de sa jeunesse. », Pierre Demargne, *op. cit.*, p. 243.

¹⁴ La note 3 p. 10 rappelle, à propos des fouilles menées en Béotie, « la collaboration constante de M. Feyel ».

¹⁵ « M. P. Guillon lui-même, dernier en date avec M. Michel Feyel, son ami et collaborateur », AN AJ 16 7101.

n'avait pas pu conseiller Guillon dans la dernière phase de sa thèse car il était prisonnier d'un oflag. Néanmoins, quelques remarques et notes de son propre travail attestent de leur étroit contact intellectuel lors de leur séjour en Grèce ¹⁶.

« Camarades de travail », il va de soi : le trio se connaît au moins depuis l'École normale supérieure ¹⁷, étudie la Grèce antique, appartient à l'École française d'Athènes et le travail de Guillon a bénéficié de l'aide des deux autres chercheurs. Mais « compagnons d'armes » ? La dédicace est de 1943. La guerre est donc finie pour eux depuis longtemps. S'agit-il simplement de l'évocation de leur passage dans l'armée française avant la défaite, l'expression de Guillon faisant alors écho à celle de Feyel évoquant son bataillon ? « Compagnons d'armes », ils le sont, par rapport à l'histoire récente, dans un sens très général puisqu'ils ont combattu en 1939-1940. Cependant, si tel est le sens de l'expression, d'autres camarades d'études cités dans les remerciements auraient pu être ajoutés car ils avaient participé à la campagne de 1940, notamment Henri Van Effenterre qui en sortit cruellement mutilé ¹⁸ ; mais certainement n'avaient-ils pas les mêmes liens scientifiques et amicaux avec lui. Un point incite cependant à pencher vers un sens différent de l'expression : Guillon fut un résistant très actif. Jean-François Sirinelli le signale comme un des khâgneux qui, bien que passés entre les mains du maître Alain, n'adopta pas une attitude pacifiste pendant le conflit : « Pierre Guillon qui était revenu dans sa ville en 1937 comme chargé d'enseignement puis professeur de langue et littérature grecques à la faculté des Lettres, participa activement à la Résistance et devint maire de Poitiers à la libération ¹⁹. » Les deux voisins de dédicace, « compagnons d'armes » de Guillon, furent-ils eux aussi résistants ? Visiblement, pas au sens fort où l'était leur camarade, mais peut-être dans d'autres.

Quand Guillon rédige sa dédicace, Feyel enseigne à la Faculté de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand ²⁰ et réside à Brioude. Les remerciements de Guillon attestent qu'ils sont toujours en contact. Son ami donne une recension critique de sa thèse

¹⁶ Fernand ROBERT, *Thymélé, Recherches sur la signification et la destination des monuments circulaires dans l'architecture religieuse de la Grèce*, Paris, de Boccard, 1939, p. 293-294 et bien d'autres pages.

¹⁷ Dates de leur promotion : Fernand Robert 1927 ; Pierre Guillon 1928 ; Michel Feyel 1929.

¹⁸ Charles Picard, dans son rapport de soutenances daté du 7 juillet 1945, écrit : « M. Ch. Picard a rendu hommage à l'énergie de l'auteur – mutilé de guerre, et dont la conduite, en 1939-1940, a été au-dessus de tout éloge », AN AJ 16 7102.

¹⁹ Jean-François SIRINELLI, *Génération intellectuelle, Khâgneux et Normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Fayard, 1988, p. 603. Voir aussi Jean-Marie GUILLON et Philippe BUTON, sous la dir. de, *Les pouvoirs en France à la Libération*, Paris, Belin, 1994, p. 440.

²⁰ Il y publie des sources liées à sa thèse dans *Contributions à l'épigraphie béotienne*, Le Puy, Publications de la Faculté des Lettres de l'université de Strasbourg. Fasc. 95, 1942 et contribue à la *Revue des Études Grecques*.

dans la *Revue des Études Grecques*²¹ – il renvoie à l'édition publiée par la Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, donc à celle qui contient l'hommage. Feyel a-t-il alors des activités qui en font un « compagnon d'armes » ? Avant de tenter de répondre, il faut indiquer que sa destinée fut tragique et cruelle : « Établi avec sa famille à Brioude, il est retenu en otage par les Allemands le 21 juin 1944, après une opération du maquis sur cette localité. De la prison de Clermont-Ferrand il est transféré à Compiègne le 19 juillet puis dirigé vers le camp de concentration de Neuengamme, où il arrive le 31 juillet. Il mourra le 24 avril 1945, quelques jours à peine avant que soient libérés par les troupes britanniques les survivants du camp²². »

Le parcours de Feyel : 92^e de Clermont – Compiègne – Neuengamme, est le circuit répressif classique réservé aux Résistants de l'Auvergne²³. Cependant, en mai et juin 1944, les actes de résistance se multiplient²⁴, des opérations de répression violentes, telle la rafle d'otages du 21 juin, touchent toute la population²⁵. Dans la logique de l'occupant, il est alors courant, pour marquer les esprits et rétablir le calme, de choisir comme otages des notables ou personnes symboles. Feyel était une proie de choix puisque membre d'une institution très surveillée et très rétive à l'Allemagne nazie et au gouvernement de Vichy²⁶,

21 Michel FEYEL, « Recherches sur les antiquités du Ptoion », *Revue des Études Grecques*, LVI, 1943, p. 348-366.

22 Jean-François SIRINELLI, *op. cit.*, p. 549 qui s'appuie sur les notices de Gabriel Maugain, *op. cit.* et Pierre DEMARGNE, *op. cit.* Voir aussi Louis ROBERT, *Revue des Études Grecques*, 1946-1947, T. LIX-LX, p. XXXVIII-XL

23 « La Gestapo exerça une répression impitoyable sur les Résistants [...]. L'épilogue est dans la quasi-totalité des cas l'envoi dans un camp de concentration ou d'extermination, après interrogatoire dans les prisons du 92^e à Clermont-Ferrand [...] Les très rares personnes relâchées restèrent par la suite sous surveillance », Gérard COMBES, *Haute-Loire, 1940-1944, Arrestations, internements, déportations, Exécutions, fusillades*, Gap, Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale, 1967, p. 8.

24 Dans son rapport du 4 juillet 1944, André Bousquet, préfet de la Haute-Loire, note : « L'esprit et la vie du département au cours des deux derniers mois qui viennent de s'écouler, ont été presque exclusivement influencés par l'activité des organisations dissidentes. Dès la deuxième quinzaine du moins de mai, en effet, des groupes très importants ayant leur siège dans la Margeride, aux confins du Cantal et de la Haute-Loire, sont passés à l'action notamment dans les cantons de Saugues, Pinols et Lavoute-Chilhac. Des attaques à main armée, menées par des effectifs supérieurs à 100 sont devenues fréquentes. Cette situation n'a fait qu'empirer à l'annonce du débarquement anglo-américain », AD Haute-Loire, 12 W 19.

25 AD Haute-Loire, 12 W 93 et 12 W 19 pour le récit des événements du 21 juin et les listes des rafles et déportés. Voir aussi P. GERVAIS et R. CHANY, *La Résistance à Brioude et dans la région*, Brioude, Imprimerie Robert, 1986, p. 180-191.

26 John F. SWEETS, *Clermont-Ferrand à l'heure allemande*, Paris, Plon, 1996, p. 198-199 et Léon STRAUSS, « L'université de Strasbourg repliée. Vichy et les Allemands », in André GUESLIN, textes rassemblés et présentés par, *Les Facs sous Vichy. Etudiants, universitaires et universités de France pendant la Seconde Guerre mondiale*, Clermont-Ferrand, Publications de l'Institut d'études du Massif Central, 1994, p. 87-112.

et informateur potentiel sur les comportements d'universitaires ou d'étudiants. Son collègue Henri Baulig – arrêté début juin 1944 mais relâché le 29 juillet (certainement pour servir d'appât) –, qui l'a croisé en prison, rappelle que l'on interrogea l'antiquisant sur ce thème :

Or, quelques semaines plus tard, notre collègue Feyel, ayant été amené au « 92 », est interrogé sur l'Université : n'étant des nôtres que depuis peu de temps et habitant Brioude, il ne sait pas grand chose et ne dit rien. De ce qu'il me rapporte il ressort que la liste des suspects, sauf le nom de Lassus et le mien qui ont été ajoutés, n'a pas varié depuis le 25 novembre dernier : ce sont les mêmes qui, recherchés par la Gestapo et manqués par elle, avaient fort sagement pris le large. « On m'a parlé aussi, me dit-il, d'une demoiselle Martin, secrétaire d'un Centre d'Études par où sont passés des officiers du 2^e Bureau. » Je dresse l'oreille : il s'agit du Centre d'Études européennes, qui a en effet fonctionné à Clermont en 1941 et 1942, et dont je suis directeur ²⁷.

Si Feyel n'est pas arrêté pour fait de résistance ²⁸, un témoignage renseigne sur sa bonne connaissance des activités du maquis :

Une de ses étudiantes de diplôme [...] évoquait la maison pleine de jeunesse, les enfants de Feyel [...] et aussi des histoires de maquis, et l'on discutait plaisamment de la topographie de la maison, des cachettes et des issues possibles en cas de rafle ²⁹.

Ainsi, sans être membre actif de l'intense foyer de résistance brioudois –, dans lequel Alsaciens et Strasbourgeois s'impliquèrent fortement ³⁰ – Feyel connaissait au moins un peu de ses activités et était disposé à y apporter son secours en cachant des

²⁷ *De l'Université aux Camps de Concentration. Témoignages strasbourgeois*, Publications de la Faculté des Lettres de l'université de Strasbourg, Hors Série, 2^e édition, Paris, Société d'Édition « Les Belles Lettres », 1954, p. 34. On trouve des traces de Feyel dans divers documents aux Archives Nationales : dans les « Papiers Maurice Roy », rubrique « Académie de Nantes, Poitiers, Rennes, Strasbourg [...] arrestations et condamnations, incidents divers : correspondances, rapports. 1941-1944 », (F 17 13385) une feuille « Liste des déportés » fournit un résumé de son parcours ; ainsi que dans diverses listes de fonctionnaires arrêtés sous les côtes F 17 13886, F 17 13387 2 et F 17 13389/1. Son dossier personnel (F 17 27551), établi par le ministère de l'Instruction publique, ne donne aucun renseignement utile.

²⁸ Dans leurs souvenirs, deux résistants font allusion à Feyel mais en tant que raflé : « Marandon, secrétaire de la faculté des sciences de Strasbourg est arrêté à la place de Foëx, professeur de physique ; il sera relâché le 29 juillet. Il rencontre au 92^e RI Bergeron, dentiste à Mauriac, prisonnier évadé, résistant, qui mourra à Neuengamme ; le professeur Michel Feyel appréhendé à Brioude au cours d'une rafle qui fut déporté par la suite et disparut », Gilles LÉVY, François CORDET, *À nous l'Auvergne ! La vérité sur la résistance en Auvergne 1940-1944*, Paris, Presses de la Cité, 1982, p. 227.

²⁹ Témoignage cité par Pierre DEMARGNE, « Michel Feyel », *op. cit.* p. 249.

³⁰ P. GERVAIS et R. CHANY, *op. cit.*, p. 14, précisent : « Des réfugiés, souvent alsaciens, sont aussi à l'origine de noyaux de Résistants. »

maquisards. Quand Henri Baulig écrit : « N'étant des nôtres que depuis peu de temps et habitant Brioude, il ne sait pas grand chose et ne dit rien », que désigne-t-il par ce « des nôtres » ? Feyel : membre de la communauté universitaire strasbourgeoise ? Il y appartient depuis janvier 1941, soit trois ans et demi avant les faits ce qui semble beaucoup pour « depuis peu de temps ». Certainement, Feyel, comme de nombreux enseignants et étudiants de l'institution, sans être à l'avant-garde de la Résistance, la soutenait, et peut-être Baulig l'incluait-il dans ce cercle par l'expression « des nôtres ». Signalons que Gabriel Maugain use de phrases singulières pour décrire le séjour auvergnat de l'antiquisant : « Son existence s'écoule d'abord sans incident, mais non sans inquiétude. Un pressentiment le poursuit, entretenu par la suite de tragédies dont l'Auvergne est le théâtre ³¹. » Des sources disponibles retenons l'assuré : au minimum Feyel avait des sympathies pour les activités résistantes.

À ce dossier, il faut verser une autre pièce : l'ultime phrase de la thèse de Feyel :

Si je ne me suis pas trompé du tout au tout, Philippe est le responsable principal de la décadence des Béotiens et de la destruction des États grecs ; c'est bien lui qui, gouvernant ses protégés aussi mal que possible, les a préparés à succomber misérablement dès l'arrivée des légions en Grèce ³².

Quelques pages plus haut l'antiquisant écrit :

Or, nous avons vu le résultat : la misère, l'anarchie, l'impuissance. Il paraît impossible que Philippe n'en soit pas responsable en grande partie ³³ ; Bref, entre 245 et 220, tous les indices dont nous disposons nous présentent l'image d'une Béotie prospère, gouvernée normalement et disposant d'une puissance militaire honorable. C'est entre 220 et 213 que le tableau se transforme du tout au tout, par la faute des démagogues locaux et surtout par la faute de Philippe ³⁴.

Avant de tenter de lier l'actualité vécue par Feyel et ses jugements tranchés, il faut s'attarder sur la réception de ses affirmations. Dans son compte rendu très favorable, Georges Daux rappelle les deux grandes conclusions de cette thèse : a) – une certaine malveillance de Polybe à l'égard des Béotiens, notamment lorsqu'il cache au lecteur le redressement remarquable de la Béotie entre 245 et 220 ; b) – Philippe V de Macédoine est le principal responsable de la décadence des Béotiens (Georges Daux cite alors la dernière phrase de la thèse). Puis il reproche à Feyel de s'être montré trop catégorique :

Je ne sais si l'on admettra dans toute leur rigueur certaines conclusions d'ensemble. On lit à la p. 301 : « Bref, entre 245 et 220, [...] et surtout par la faute de Philippe. » Les

31 Gabriel MAUGAIN, *op. cit.*, p. 42.

32 Michel FEYEL, *La Béotie, op. cit.*, p. 306.

33 *Ibid.*, p. 298.

34 *Ibid.*, p. 301.

sources étudiées avec tant de diligence par l'auteur ne me paraissent pas autoriser des dates aussi précises³⁵.

Dans une autre recension critique, André Aymard, tout en louant la qualité de la thèse, discute lui aussi ce découpage chronologique strict, et poursuit : « À partir de 220, au contraire, la déchéance lui paraît très sensible. Mais, presque partout où il pense en retrouver les traces, on ne peut s'empêcher de penser qu'il se satisfait d'indices peu décisifs. » Surtout, il n'accepte pas le jugement prononcé sur le souverain : « La preuve invoquée pour montrer l'immixtion de Philippe V dans les affaires intérieures de la Béotie, tant fédérales que municipales, n'est pas en elle-même bien solidement établie et serait, en tout état de cause, insuffisante pour justifier une telle assertion. Aussi est-on conduit à soupçonner que l'autorité de Polybe a pesé dans la balance et faussé l'interprétation normale des faits qui n'ont pas une aussi lourde signification³⁶. »

Trois ans plus tard, André Aymard discute de nouveau cette interprétation et conclut :

Quant aux interventions du roi Philippe V dans la vie intérieure des cités béotiennes, l'unique fait allégué comme preuve manque aussi de force vraiment décisive. Il s'ensuit que le contraste entre les années qui précèdent et celles qui suivent 220 demeure insuffisamment établi [...]. La situation empire peut-être, mais elle ne change pas du tout à tout à partir de 220. Si bien que la responsabilité de Philippe V n'apparaît, en bonne justice, ni exclusive ni même particulièrement lourde : rien ne prouve qu'elle ne se ramène pas simplement à avoir laissé ses partisans agir à leur guise³⁷.

La note qui accompagne « l'unique fait allégué » est lapidaire :

Même si l'inscription *I.G.* t. VII, n° 2433, doit bien s'interpréter comme la liste qui termine l'inscription *Sylloge*³, t. II, n° 543, ce qui est déjà discutable, le raisonnement de

³⁵ Georges DAUX, *Revue des Études Grecques*, LVI, 1943, p. 252–254. Pierre Demargne, *op. cit.* p. 247–248 rappelle ce reproche : « Et si l'on a parfois critiqué des hypothèses et des opinions trop assurées en de délicates questions chronologiques, cette critique ne visait que la forme de certaines déductions et nullement la méthode même de Feyel, qui reste rigoureusement scientifique d'un bout à l'autre de l'ouvrage. »

³⁶ André AYMARD, *Revue des Études Anciennes*, XLV, 1943, 1–2, p. 156–159. Peut-être la franchise d'Aymard renvoie-t-elle au compte rendu guère tendre que fit Feyel de son livre *Les premiers rapports de Rome et de la confédération achaienne (498–189 avant J.-C.)*, Bibliothèque des Universités du Midi, fasc. XXII, Bordeaux, Féret et fils, 1938 in “ T. Quinctius Flaminius. Philippe et les Achéens ”, *Revue des Études Grecques*, LVI, 1943, p. 235–246.

³⁷ André AYMARD, *Revue historique*, n° 196, janv.-mars 1946, p. 313. Le post-scriptum, p. 316, rappelle que Feyel a été déporté et qu'en cette fin de 1945, sans nouvelles de lui, il faut se résoudre à la disparition d'un historien qui apportait de « magnifiques promesses d'avenir ».

Feyel, p. 298, est l'arbitraire même. – L'analyse psychologique des actes attribués à Philippe V, fournie par les citations données plus haut, est terriblement audacieuse³⁸.

Du document épigraphique (*I.G.*, t. VII, 2433), Feyel tire la preuve que Philippe V installe en Béotie des familles macédoniennes à des fonctions cruciales, ce qui lui permet d'intervenir dans la politique intérieure des cités. Cette interprétation sera toujours contestée. Dès son rapport d'*imprimatur*, Roussel annonçait qu'elle susciterait des débats³⁹, ce qui eut lieu comme en témoigne le résumé par Charles Picard des critiques des membres du jury :

À l'époque de Philippe, un texte nouveau semble d'autre part à M.M. Feyel pouvoir être interprété comme attestant l'installation par Philippe en Béotie de colons macédo-niens dévoués à ses intérêts : il y aurait eu « macédonisation » de la Béotie.[...] À l'occa-sion, l'auteur a paru aussi user de presque trop de subtilité pour étayer ses conclusions novatrices. L'interprétation qu'il donne, par exemple, de l'action intéressée de Philippe de Macédoine introduisant ses colons en Béotie, ne serait-elle pas susceptible de retournement, ou tout au moins d'atténuation critique ?⁴⁰

Outre-Manche, dès 1943, F.W. Walbank, auteur d'une biographie de Philippe V⁴¹, souligne les qualités et apports de l'ouvrage de Feyel⁴², mais formule des critiques similaires à celles de ses collègues français. Il n'adhère pas à la coupure

38 *Ibid.*, n. 3, p. 312. André Aymard fait référence aux pages 299 et 300 de la thèse de Feyel. Louis Robert, dans son hommage, parle d'un historien qui « promettait beaucoup » et que « [s]ans doute l'avenir aurait [...] amené [...] à ne pas surinterroger les inscriptions », Louis Robert, *op.cit.*, p XL.

39 « Philippe V profite de la situation pour diriger à son gré la politique béotienne. Il intervient en assurant par ses subsides l'exercice du pouvoir à un parti déterminé, plus particulièrement en favorisant la démagogie. D'une inscription mutilée qui est une liste de noms propres [...], M. Feyel, raisonnant par analogie avec des textes connus, tire la conclusion que le roi de Macédoine fait donner en Béotie le droit de cité soit à des étrangers domiciliés soit à des familles de colons choisis par lui-même en Macédoine. Il nous fait entrevoir ainsi un programme systématique du roi, conforme à son caractère. [...] Ces déductions pourront paraître contestables ; elles sont pourtant étayées par des données précises sur le comportement de Philippe envers les Etats grecs, données qui leur confèrent un haut degré de vraisemblance », AN AJ 16 7092. Le rapport de Roussel est daté de janvier 1942.

40 AN AJ 16 7101. Charles Picard, rapport, 25 juin 1942.

41 F.W. WALBANK, *Philip V of Macedon*, Cambridge, Cambridge University Press, 1940. Réédité, sans modification, en 1967 mais avec un nouvel avant-propos qui discute certains travaux récents mais pas la position de Feyel.

42 F.W. WALBANK, "Polybius and Boeotia", *The Classical Review*, vol 60, 1946, p. 41-43.

nette que Feysel établit entre la période couvrant 245-220 et la suivante⁴³ puis discute vivement le jugement rendu sur Philippe V :

My main criticism of this book as a whole is that it exaggerates the part one individual can have played in these events. In his last paragraph F. saddles Philip with « the principal responsibility for the decadence of Boeotia and the destruction of the Greek states ; he it was who, by governing his protégés as badly as possible, made them ready to succumb miserably upon the first arrival of the legions in Greece ». This over-emphasis on Philip produces a dichotomy and an inconsistency in F.'s book. If Boeotia fell as quickly and as completely under the sway of mere tools of Macedon as Part II suggests, how did it contrive to maintain so successful and independent a foreign policy as that described in Part I ? The fact is, the social and economic conditions inside Boeotia were symptomatic of those all over Greece in the late third and second centuries. They are common to Thessaly, Aetolia, Boeotia and elsewhere, as F. himself admits (p. 276). Philip sought to exploit and exacerbate these conditions for his own political ends, as he did in Messene. The independence of Boeotian foreign policy in both the Social and First Macedonian Wars must indicate that here, as in Achaëa, there was a measure of successful resistance⁴⁴.

Dans le travail de Feysel, ce qui gêne les spécialistes, c'est que de manière catégorique Philippe V devient le principal responsable de la *kakheksia*, du « mal en point » des Béotiens et de leur État après une période de « vigueur » et de « renom » – selon les expressions de Polybe⁴⁵. En 1952, Paul Cloché, tout en acceptant la date de 220 comme début d'un véritable déclin et d'une désorganisation de l'État béotien ainsi que le rôle de « démagogues » locaux et en ne niant pas que Philippe V n'ait rien fait pour les empêcher, conteste la part active du roi macédonien en ce domaine et ajoute que « l'on doit formuler des réserves sur l'hypothèse relative aux mobiles de la politique de Philippe V (mobiles dont ne parle d'ailleurs aucun texte)⁴⁶ ». Dans son commentaire érudit de Polybe, F.W. Walbank réitère ses réserves⁴⁷, rappelle celles d'André Aymard, et renvoie à un article de Doron Mendels⁴⁸. Mendels s'oppose aux spécialistes qui affirment que Philippe a causé ce déclin par sa politique démagogique – Feysel apparaissant

⁴³ « Throughout his book F. seems to me to exaggerate the sharpness of the break between the sound and prosperous Boeotia of 245-220, and the dismal paradise of demagogues into which Philip V soon transformed it. » *Ibid.*, p. 42.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 43.

⁴⁵ Polybe, *Histoire*, XX, 4, 1.

⁴⁶ Paul CLOCHÉ, *Thèbes de Béotie. Des origines à la conquête romaine*, Paris, Desclée de Brouwer, 1952, p. 242-249, p. 248 pour la citation.

⁴⁷ F.W. WALBANK, *A Historical Commentary on Polybius*, vol III, *Commentary on Books XIX-XL*, Oxford, Oxford University Press, 1979, p. 66.

⁴⁸ Doron MENDELS, « Polybius, Philip V and the socio-economic question in Greece », *Ancient Society*, 8, 1977, en particulier le sous-titre « Philip V and the Boeotian 'kacheksia' », p. 161-165.

comme le plus radical d'entre eux. Pour lui, l'argument qui juxtapose l'accession au pouvoir de Philippe avec la *kakheksia* n'est pas convaincant au regard d'autres sources et d'autres passages de Polybe, et Aymard avait raison de dire que les arguments épigraphiques de Feyel en faveur d'un déclin à partir de 220 restent incertains. Selon Mendels, la liste « politographique » issue de l'inscription *I.G.*, t. VII n° 2433, dont Feyel tire arguments pour prouver l'intervention de Philippe V dans la vie intérieure des cités béotiennes, est toujours en discussion et, même en admettant comme valide cette assertion, en déduire une politique démagogique globale contre la Béotie est excessif, car rien ne corrobore ce fait quand on regarde la situation d'autres cités. Mendels conclut en réfutant l'idée que Philippe V débuta une politique démagogique en d'autres lieux de la Grèce. Au contraire, selon Mendels, le jeune roi poursuivit la politique du « laissez faire » de son prédécesseur Antigone Dôsôn, demeura indifférent à la *kakheksia* béotienne (il s'oppose donc à Walbank qui pense que Philippe sans la susciter a pu en profiter). Contesté pour son jugement sur Philippe V, l'ouvrage de Feyel possédait néanmoins suffisamment de qualités pour s'imposer comme une référence. Aujourd'hui encore, les spécialistes le citent régulièrement ⁴⁹.

L'opinion catégorique de Feyel sur Philippe V, si contestée par ses pairs et successeurs, aurait-elle à voir avec l'actualité du début des années 40 ? Jugée digne d'être soutenue en janvier 1942 ⁵⁰, la thèse de Feyel a été achevée pendant l'automne 1941. La question de la responsabilité de la défaite française a alors envahi la propagande et les journaux, puisque le Procès de Riom se prépare. Léon Blum, Édouard Daladier, le général Gamelin, Guy La Chambre, Jacomet, Georges Mandel et Paul Reynaud sont déjà détenus. Philippe Pétain, dans sa déclaration du 16 octobre 1941, a condamné les trois premiers à la détention à vie dans une enceinte fortifiée. Responsables de la défaite, les inculpés le sont, aux yeux du pouvoir et de nombreux Français, diversement : ils ont affaibli le pays moralement, militairement, industriellement ; ont sous-estimé le danger, se rangeant derrière des illusions pacifistes et antimilitaristes ; ont, une fois la guerre déclarée, été incapables de fournir les moyens nécessaires à la victoire... L'ambiance, alors que Feyel rédigeait, était bien lourde : « La propagande aussi s'organisait : le ton était donné par le Maréchal en personne. Le procès des responsables d'une " guerre perdue d'avance " devait être le " procès du régime " et de ses tares, le procès du Parlementarisme et de la République. [...] On préparait l'opinion, on la surexcitait [...] C'était l'hallali de toutes les amertumes, des envies et des ambitions malsaines ⁵¹. »

⁴⁹ Andrew ERSKINE, sous la dir. de, *Le monde hellénistique : espaces, sociétés, cultures, 323-31 av. J.-C.*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, 726 p, le cite en bibliographie. Denis KNOEFLER le cite dans *Décrets érétriens de proxénie et de citoyenneté*, Lausanne, Payot, 2001, n. 3 p. 27.

⁵⁰ AN AJ 16 7092.

⁵¹ Maurice RIBET, *Le procès de Riom*, Paris, Flammarion, 1945, p. 19-20. Sur le procès voir Henri MICHEL, *Le Procès de Riom*, Paris, Albin Michel, 1979, 407 p.

Revu au prisme de ce climat, le livre de Feyel se révèle une réflexion sur une défaite, celle des Grecs face aux Romains, rédigée par un homme qui a amèrement vécu celle de la France face à l'Allemagne. Dans cet ouvrage nombre de phrases résonnent singulièrement. Lorsque Feyel écrit à propos d'un hipparque béotien qui, selon Polybe ⁵², aurait pu attaquer avec succès les troupes macédoniennes : « Comment Néon, chef d'un gouvernement démocratique dans une nation lasse de la guerre, n'aurait-il pas été violemment tenté d'en esquiver les sacrifices, si la chose était seulement possible ⁵³ », n'est-on pas tenté de voir Daladier sous Néon ? Plus loin, Feyel commente : « Sans doute, [...], les chefs, en particulier Néon et Brachyllès, continuèrent d'accepter les subsides de Philippe et de "macédoniser" [...]. Mais ces subsides et cette préférence politique ne les avaient pas empêchés de rester neutres dans la guerre précédente ; et, d'un autre côté, les subsides nouveaux du roi d'Égypte les encourageaient, semble-t-il, à persévérer dans leur attitude pacifique. En 211, leur plus cher désir était certainement de conserver à la fois les avantages de la paix et l'amitié profitable des deux rois. Mais nul ne peut se flatter de rester en paix tant qu'il le désire ⁵⁴. » À la lecture de ce passage, et surtout de la quasi-maxime qui le clôt, Dantzig et Munich viennent à l'esprit. Il ne s'agit pas de conclure que Feyel tord arbitrairement les informations tirées des sources, mais que les événements qu'il vit pèsent sur son interprétation et qu'à coup sûr, par petites touches – choix du vocabulaire, formules frappantes –, il renvoie à l'actualité. Certainement, son jugement catégorique sur Philippe V, en particulier dans cette ultime phrase si discutée par ses pairs et ses successeurs, relève lui aussi d'une certaine déformation par la réflexion sur le présent.

Après la défaite française, nombreux furent les connaisseurs de l'Antiquité qui filèrent les analogies avec des épisodes et personnages cette époque. Ainsi, Léon Homo conclut sa *Nouvelle histoire romaine* par :

Autorité d'une part, Étatisme de l'autre, ces deux faces de l'éblouissant diptyque que représente l'histoire de Rome – [...]. À l'âge d'or un régime d'autorité compréhensive et féconde, générateur de bien-être et respectueux des initiatives personnelle, où [...] l'État se limite à ses obligations fondamentales et, embrassant moins pour mieux êtreindre, les remplit à la satisfaction générale. Aux jours sombres du déclin, un Étatisme desséchant, étouffant et tracassier, qui faisant de l'Empire une prison pour des dizaines de millions d'hommes, ne créera que la ruine et s'effondrera dans le néant, Rome, au nom de son incomparable histoire, nous parle par la voix de ses morts. À l'écouter, nous ne saurions, nous autres modernes, perdre ni notre temps, ni notre peine ⁵⁵.

52 Polybe, *Histoire*, XX, 5.

53 Michel FEYEL, *op. cit.*, p. 157.

54 *Ibid.*, p. 168.

55 Léon HOMO, *Nouvelle histoire romaine*, Paris, Arthème Fayard, 1941, p. 579.

Adrien Némoz, dans *Avoir 20 ans en 1940*, commente le sujet de son diplôme d'études supérieures entrepris pour dissimuler à la police ses activités dans la résistance :

J'avais déniché dans l'histoire grecque un stratège athénien du nom de Conon. Celui-ci avait dû quitter son pays avant la défaite d'Aigos Potamos, infligée par le Spartiate Lysandre (405 av. J.-C.) qui avait installé à Athènes le gouvernement des Trente Tyrans. Une dizaine d'années plus tard, Conon, réfugié chez les Perses, avait remporté avec eux une grande victoire sur Sparte. Et il était rentré triomphalement dans sa patrie.

Bien que la concordance ne fût pas parfaite, il y avait beaucoup d'analogies avec notre situation dans les années quarante ! Les Spartiates qui occupaient Athènes pouvaient être comparés aux Allemands ; les Perses, c'étaient les Anglais et Conon, c'était de Gaulle !

En entreprenant ce travail mon but était de relever le moral des Français en leur montrant qu'aucune défaite n'est définitive et que la volonté d'un homme était capable de ramener la victoire ⁵⁶.

L'étudiant résistant avait choisi Marrou comme « maître » et « complice » de cette entreprise avortée à cause des « nécessités de la lutte clandestine » et du manque d'intérêt après guerre, une fois que les faits avaient illustré la thèse mieux que le travail prévu. Ce professeur « ne se gênait pas, quand le thème du cours s'y prêtait, à faire des allusions à la politique du moment » et sa préface au volume collectif *Le christianisme et la Fin du monde antique* ⁵⁷ et diverses pages de ses contributions sont porteuses de dénonciations à peine voilées des nouveaux « Barbares » envahisseurs. Bien entendu, il faudrait rappeler ici le volume de Jules Isaac, achevé en 1942, mais publié seulement en 1945 : *Les Oligarques. Essai d'histoire partielle* ⁵⁸. À ces analogies volontaires et dénonciatrices, que Marrou qualifia plus tard de dangereuses pour la valeur de l'histoire en tant que discours d'investigation sur le passé ⁵⁹, il faut ajouter les effets inconscients de l'actualité sur le travail des historiens. Jean-Pierre Vernant constate : « François Hartog

⁵⁶ Adrien NÉMOZ, *Avoir 20 ans en 1940. Témoignage chrétien d'un jeune résistant*, Paris, Éditions du Témoignage Chrétien, 1991, p. 78-79.

⁵⁷ J.-R. PALANQUE, H. DAVENSON, P. FAVRE, G. de PLINVAL, J. CHAMPONNIER et M.E. LAUZIÈRE, *Le christianisme et la fin du monde antique*, Lyon, Ed. de l'Abeille, 1943. Marrou utilisait régulièrement le pseudonyme « Henri Davenson ». Voir Pierre RICHIÉ, *Henri Irénée Marrou historien engagé*, Paris, Éditions du Cerf, 2003, p. 74-76.

⁵⁸ Jules Isaac, *Les Oligarques. Essai d'histoire partielle*, Paris, Calmann-Lévy, 1989 (l'édition de 1945 paraît chez Minuit). Voir André KASPI, *Jules Isaac. Historien, acteur du rapprochement judéo-chrétien*, Paris, Plon, 2002, en particulier p. 156-158 et Pierre LABORIE, « Usages du passé au présent : *Les Oligarques* de Jules Isaac », in Sylvie CAUCANAS, Rémy CAZALS et Pascal PAYEN, sous la dir. de, *Retrouver, imaginer, utiliser l'Antiquité*, Toulouse, Privat, 2001, p. 163-169.

⁵⁹ Henri-Irénée MARROU, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1993, p. 12-13 (1^{re} éd : 1954). Marrou, en s'impliquant discrètement, rappelle que Vichy et ses opposants utilisaient idéologiquement l'histoire : « Alors nous parlions de la tyrannie des Trente et de l'infamie des "Oligarques" » et commet une erreur en indiquant en note « Titre du petit livre publié dans la clandestinité par J. Isaac, Éd. de Minuit, 1942. »

m'a demandé naguère si, quand j'écrivais sur la belle mort, je n'avais pas par derrière la tête mon expérience dans la Résistance. J'ai dû marquer un temps d'arrêt. Puis je me suis aperçu qu'il avait raison. Simplement je ne le savais pas ⁶⁰. » Entre les analogies volontaires de Marrou, Nemoz et Isaac et la trace inconsciente de l'expérience vécue ressentie sur le tard par Vernant, on peut imaginer nombre de situations intermédiaires et mixtes.

Retour à Feyel. Dans son livre, le thème de la responsabilité d'une défaite est là, clairement. Très probablement, le portrait de Philippe, chef démagogique, « responsable principal de la décadence des Béotiens et de la destruction des États grecs [...], gouvernant ses protégés aussi mal que possible, [qui] les a préparés à succomber misérablement dès l'arrivée des légions en Grèce », est marqué par les années noires de son élaboration. Ce Philippe paraît bien le décalque ambigu de Philippe Pétain se présentant comme sauveur de la France ⁶¹, mais finalement fossoyeur de son indépendance et collaborateur avec l'ennemi. Dans le procès sur les responsabilités de la défaite, Feyel semble participer de manière discrète, dénonçant le Maréchal de façon quasi-codée. Sans que la charge idéologique remette en cause la valeur de son travail, certainement elle l'a entraîné, mais Polybe l'y incitait, à gauchir la description du comportement du roi. Feyel, sympathisant des maquisards de sa région, en accord avec l'esprit de défiance de l'université de Strasbourg, combattait à mots détournés le chef de l'État français qui, après avoir trahi des soldats courageux et la confiance des Français, se disculpait de toute responsabilité en rejetant l'entière faute sur d'autres. Certainement, Guillon voyait dans cette attitude un « compagnon d'armes » et souhaitait y rendre hommage ⁶².

Où est Fernand Robert en juillet 1943 – date d'impression de l'ouvrage qui lui est dédié ? En juin 1940, alors officier dans l'armée française, il est fait prisonnier par les Allemands. Le directeur de l'École normale supérieure, dans une lettre de juillet 1940, informe le Recteur de l'Académie de Paris de cette situation : « Je viens de recevoir une nouvelle liste d'universitaires prisonniers au camp d'officiers de Romilly sur Seine (Aube). Il y a là comme normaliens : Fernand ROBERT, promotion de 1927, maître de

⁶⁰ Jean-Pierre VERNANT, *La traversée des frontières. Entre mythe et politique*, 2, Paris, Seuil, 2004, p. 19 et suiv.

⁶¹ Concluant son célèbre discours dit du « vent mauvais » du 12 août 1941, Philippe Pétain déclarait : « Français, En 1917 j'ai mis fin aux mutineries. En 1940 j'ai mis un terme à la déroute. Aujourd'hui c'est de vous-même que je veux vous sauver », cité par Marc FERRO, *Pétain*, Paris, Fayard, 1987, p. 339. Dans son discours du 15 octobre, retransmis à la radio, le Maréchal annonçait la détention ou la poursuite de l'internement de Daladier, Blum, Gamelin et des autres accusés du futur procès de Riom qui allait juger les responsables d'« une des périodes les plus douloureuses de la vie de la France », cité par Maurice RIBET, *op. cit.*, p. 24-25.

⁶² Pierre Guillon, décédé en 1974, ne laissera aucune clef dans ses écrits postérieurs éclairant sa dédicace de 1943. Il a dédié *La Béotie antique*, Paris, Les Belles Lettres, 1948 : « À madame Anne Michel Feyel et à ses enfants, Philippe, Gilles et Denis. »

conférences de langue et littérature grecques à la Faculté des Lettres de Rennes (actuellement à l'hôpital complémentaire de Romilly, pour une maladie sans gravité)⁶³. » Rapidement, les autorités allemandes l'emmènent en captivité outre-Rhin, successivement à l'Oflag XIII B puis XVII A, en Autriche. Il y donne des cours, des conférences, prépare des étudiants à la licence et à l'agrégation. De cette épreuve sortira un *Homère*⁶⁴.

Dans l'avant-propos de cet ouvrage, Robert écrit qu'il fut rapatrié en 1943 en tant que malade. À quelle date exactement ? Sa thèse principale était imprimée dès 1939. Sa thèse complémentaire avait obtenu le visa d'*imprimatur*. Il en avait reçu les premières épreuves mais, la guerre survenant, il n'avait pu soutenir publiquement son travail car sa thèse n'était pas encore imprimée. En 1970, revenant sur cette péripétie, il commentera avec ironie : « Je suis donc resté pendant plusieurs années dans la situation d'un candidat entre l'écrit et l'oral⁶⁵. » Début mai 1943, il est toujours à l'Oflag XVII A et la Faculté de Paris procède à l'examen public de ses thèses en son absence. Libéré pour raisons médicales, puis rapatrié peu après, Fernand Robert demande une vraie soutenance publique. La Faculté accède à son vœu. Le président du jury explique la situation au doyen dans son rapport de soutenance :

Les circonstances ont amené le jury à siéger par deux fois, d'abord, le 12 mai dernier, quand M.F. ROBERT était encore prisonnier de guerre en Allemagne. Sur convocation du doyen, M.M. Chapouthier, Picard, Plassard, Roussel, Séchan s'étaient réunis pour un échange de vues, qui aboutit à faire discerner in absentia le titre de docteur à l'auteur de la thèse *Thymélé* (1939) et d'un travail complémentaire approuvé par la Faculté, l'*Epidaure* de la collection « Le monde hellénique », antérieurement imprimée (1935). Peu de temps après, M. Fernand ROBERT obtenait sa libération, pour raisons de santé et était rapatrié dans un convoi sanitaire. Sur sa demande, le 27 novembre, il a été procédé à nouveau et plus complètement cette fois à l'examen de ses ouvrages⁶⁶.

Dans sa nécrologie de Fernand Robert, Jacques Bompaire précise que l'helléniste revint en France en août 1943⁶⁷. La version de la thèse de Guillon pourvue de la dédicace « *À mes camarades de travail et compagnons d'armes F. ROBERT, M. FEYEL* » sort des presses le 27 juillet 1943, elle n'est donc disponible en librairie que début août 1943. Fernand Robert est alors peut-être rentré en France, ou tout au moins son retour est annoncé, la dédicace l'attend en signe de bienvenue et d'amitié intacte.

63 Lettre du directeur de l'ENS au recteur de l'Académie de Paris le 18-07-1940, AN AJ 16 7126.

64 Fernand ROBERT, *Homère*, Paris, PUF, 1950.

65 Fernand ROBERT, *Un mandarin prend la parole*, Paris, PUF, 1970, p. 203-206.

66 AN AJ 16 7102.

67 Jacques BOMPAIRE, « In memoriam, Fernand Robert (1908-1992) », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, n° 2, juin 1992, p. 118. Voir aussi « Hommage à Fernand Robert 1908-1992 », in Michel WORONOFF, Simone FOLLET et Jacques JOUANNA, éd., *Dieux, héros et médecins grecs*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2001, p. I-V.

Il ne semble pas que Fernand Robert soit devenu ensuite un résistant armé. Toutefois, pour son camarade Guillon, il restait certainement un combattant, et pas seulement de l'année 1940. C'est en tant qu'officier français que les autorités allemandes le détenaient. Captif de l'oflag, l'antiquisant continuait de combattre intellectuellement. Il donnait des conférences, des cours, diffusait la science française. Qu'il y ait eu une quelconque correspondance entre les deux savants est possible. Mais un fait permettait à Guillon de jauger l'esprit de son ancien compagnon de travail. En 1941, la *Revue Orientation* publia une de ses conférences prononcées à l'OFLAG XVII A, son titre : « L'esprit de l'humanisme ⁶⁸ ». Fernand Robert continuait de combattre, pas avec des armes à feu, mais avec des idées et pour des valeurs honnies par l'ennemi, Guillon l'avait compris et c'est certainement la raison qui l'amenait à l'honorer en tant que « compagnon d'armes ».

Au terme de l'exposé de ce dossier, une part du secret des dédicaces demeure. Peut-être la focalisation dont elles ont fait l'objet l'a-t-elle accentuée. Par leur ambiguïté, elles ont attiré le regard, tels des « indices ⁶⁹ », sur le Philippe équivoque de Feyel, et ouvert une brèche vers un autre problème complexe : une analogie historique dénonciatrice. Osons une réflexion plus large. Pierre Laborie a insisté sur la difficulté extrême, après plus de soixante ans, d'interpréter « mots de contrebande » et allusions clandestines du temps de l'occupation dont nombre d'auteurs avaient, après quelques années, perdu les clefs d'encodage ⁷⁰. L'auteur d'une dédicace, qui use d'un « langage dissimulé », compte sur son destinataire pour nourrir d'expériences ou de sentiments communs l'interprétation qu'il doit en faire. Dans ce jeu intellectuel, l'historien, habitué par son métier à collecter et à critiquer traces et indices, risque fort d'ajouter, pour le décryptage, un regard aigu capable de saisir les subtilités des insinuations. Aussi, coutumier de l'opacité du passé et des techniques pour la pénétrer, l'historien, plus qu'aucun autre, est-il susceptible d'élaborer des sous-entendus difficiles d'interprétation, voire hermétiques, pour ses collègues du futur.

LAURENT BROCHE

Université de Toulouse II-Le Mirail

UFR d'Histoire, Arts et Archéologie

5, allées Antonio Machado

31058 Toulouse Cedex 9

Laurent.Broche@wanadoo.fr

⁶⁸ Je n'ai pas pu la retrouver, elle est signalée par Jacques Bompaire, *op. cit.* Juste après guerre, Fernand Robert a publié *L'humanisme. Essai de définition*, Paris, Les Belles Lettres, 1946.

⁶⁹ Notion disséquée par Carlo GINZBURG dans « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire », in *Mythes, emblèmes, traces. Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, 1989, p. 139-180.

⁷⁰ Pierre LABORIE, *Les Français des années troubles. De la guerre d'Espagne à la Libération*, Paris, Seuil, 2003, p. 126-129.